



Rentrée littéraire
Flammarion
2021





Édito

Quoi de mieux que la littérature pour comprendre le monde et les êtres qui l'habitent ? Au beau milieu d'une année saturée d'informations et de prédictions, la rentrée littéraire s'invite heureusement pour nous divertir avec de l'essentiel et redonner du sens à la vie : l'autre « vrai » monde commence ici. Avec Christine Angot, qui poursuit une quête littéraire entamée il y a des années autour de l'inceste avec ce *Voyage dans l'Est* qui prend aujourd'hui une résonance sidérante ; cet autre vrai monde, Thomas B. Reverdy en fait le sujet de *Climax*, un roman qui met en scène la nouvelle ère qui s'ouvre devant nous, celle où l'influence centrale de l'homme sur l'environnement menace d'assombrir nos beaux lendemains. Dans le même élan, Philippe Djian nous racontera une histoire d'amour aussi compliquée que les nôtres, et Héléna Marienské nous livrera, avec une sincérité inouïe et un esprit tapageur, sa vie, une vie qui résiste aux conventions et porte haut l'idée de liberté. Du côté étranger, Akiz, auteur allemand, nous fera découvrir comment celui qu'on appelle le « Chien », prodige culinaire, va catalyser la mégalomanie et les ambitions démesurées de notre époque. Et puis, pas de rentrée sans nouvelles voix et sans premiers romans : Marie Petitcuénot déboulonnera dans *Ce qui gronde* les illusions liées à la maternité, Timothée Stanculescu offrira à une jeune fille prétendument sans histoires un été fiévreux, et Diana Filippova s'attachera à nous faire voir ce à quoi pourrait ressembler notre futur. Enfin, il y a ces auteurs qu'on aime et que vous lirez en écoutant Mozart (Matthieu Mègevand), ou qui vous emmèneront, en pensée au moins, à Buenos Aires (Benoît Coquil) et dans le Mississippi (Lee Durkee).

Je vous souhaite de bonnes lectures.

Alix Penent
Directrice éditoriale



Le nouveau roman de Christine Angot

Extrait...

« J'ai fait comme s'il ne se passait rien. Je regardais le paysage devant moi. Les essuie-glaces couchés au bas de la vitre. La main allait et venait sur ma cuisse. Elle s'est déplacée vers le haut. J'ai été consciente de sa position à tout moment. Mon attitude était celle de quelqu'un qui n'a rien de particulier à dire. Mon état intérieur, à l'opposé. Il aurait mérité d'être exprimé si je m'en étais sentie capable. Je dissimulais mon incapacité par un comportement sans histoire. Sachant que je ne saurais pas quoi dire si la limite était dépassée. Mon esprit était occupé à raisonner. Il n'était pas vide. Je surveillais. C'était une surveillance de tous les instants. Proche. Serrée sur le mouvement. Même d'un doigt sur le tissu de mon pantalon. Je surveillais, je surveillais, je surveillais. Ça risquait d'être inutile. Je le savais. Si la limite, que je pouvais faire semblant de supporter, était dépassée, j'avais conscience que j'aurais peut-être à en supporter plus. Mon raisonnement se bloquait avant. Je n'allais pas jusque-là. Je continuais d'interpréter les passages de main comme anodins, et de m'accrocher à leur innocence. »

Christine Angot
Le Voyage dans l'Est

Christine
Angot

Flammarion

Christine Angot...

**est l'auteur d'une vingtaine
de romans, dont *L'Inceste*,
Une semaine de vacances
et *Un amour impossible*
(prix Décembre 2015), ainsi
que de pièces de théâtre.**



Extrait...

« Déjà le bruit court en ville. Tout le monde a entendu la sirène, vu l'hélicoptère jaune et rouge du secours en mer aller et venir. Tout le monde sait qu'il y a eu un accident, qu'il y a eu des morts et au moins un blessé grave. Dans un état critique, dit-on. Cette nuit, certains racontent qu'ils ont été réveillés, qu'ils ont senti comme une secousse, ou ce n'était peut-être qu'un pressentiment. Au fond du fjord, sur les hauteurs des montagnes, le glacier a connu une sorte de glissement de terrain ou de tremblement de terre. Tout le monde sait déjà que la journée sera longue. Et ce n'est que la première.

Il en faut peu parfois, il suffit d'un accident, d'un grain de sable dans l'équilibre fragile des jours, pour que tout s'écroule sans prévenir. Il suffit d'un rien. Le temps coule depuis si longtemps. Les secondes s'ajoutent aux secondes. On n'y pense pas. Et puis soudain, c'est comme s'il y en avait une de trop. Elle n'est la cause de rien, cette seconde-là n'est pourtant pas différente des autres, elle n'est qu'un grain de sable de plus, mais soudain, comme dans un sablier, c'est tout le tas qui glisse et qui s'effrite et qui s'effondre sous elle. »

Thomas B. Reverdy... est né en 1974. Il est l'auteur de sept romans, parmi lesquels *La Montée des eaux* (Seuil, 2003) et, aux Éditions Flammarion, *Les Évaporés* (prix Joseph-Kessel 2014), *Il était une ville* (prix des Libraires 2016) et *L'Hiver du mécontentement* (prix Interallié 2018).

Le livre...

Ce n'est pas vraiment une ville, plutôt une sorte de village de pêcheurs aux maisons d'un étage, niché au creux d'un bras de mer qui s'enfonce comme une langue, à l'extrême nord de la Norvège. C'est là que tout commence, ou plutôt que tout semble finir. Ça a débuté avec l'accident sur la plateforme pétrolière, de l'autre côté du chenal. Ça a continué avec cette fissure qui menace dangereusement le glacier, ces poissons qu'on a retrouvés morts. Et si c'était lié ? C'est en tant qu'ingénieur géologue que Noah, enfant du pays, va revenir et retrouver Anå, son amour de jeunesse, ainsi que les anciens amis qu'il avait initiés aux jeux de rôles. Il était alors Sigurd, du nom justement de cette maudite plateforme.

Avec *Climax*, Thomas B. Reverdy réveille le roman d'aventures en lui offrant une dimension crépusculaire et contemporaine, puisque désormais les glaciers fondent, les ours meurent et l'homme a irrémédiablement tout abîmé. Au moins, il reste la fiction pour raconter cette dernière aventure, celle de la fin d'un monde.

Climax

135x210, 336 pages, 20€

ISBN : 9782080250421 Parution le 18 août 2021



Thomas B. Reverdy Climax





Extrait...

« Probablement que je l'ai invitée à mon goûter d'anniversaire, cette même année. Quand j'ai changé d'école, après, on s'est perdues de vue très facilement, très rapidement.

Je sais à quoi elle ressemble aujourd'hui. Je ne connais pas son parfum parce qu'on ne s'approche pas l'une de l'autre, mais je connais son apparence. Et sa démarche. C'est étrange, mais quand je pense à sa disparition, c'est la petite fille mal habillée, mal coiffée, avec des traînées de morve séchée sur ses manches, qui m'apparaît. Je me dis qu'elle n'a pas pu disparaître, Océane. Peut-être qu'elle a l'air, comme ça, d'une fille facile, d'une fille publique, mais qu'en réalité elle est romantique, elle aussi elle peut aimer. Je m'imagine qu'elle a simplement fugué avec un mec plus âgé qui a une voiture ou une moto. Peut-être qu'elle est enceinte et qu'ils sont partis ensemble dans le Sud, à Marseille, loin des regards, pour élever leur enfant. Une fille comme Océane, c'est sûr, elle s'en fiche d'avoir son bac ou pas. »

Timothée Stanculescu... a grandi à Saint-Sever-de-Saintonge, en Charente-Maritime. Elle a aujourd'hui 30 ans, est scénariste et étudie à La Fémis. *L'Éblouissement des petites filles* est son premier roman.

Le livre...

Justine vit seule avec sa mère à Cressac, dans une campagne où il ne se passe jamais rien. Sauf cet été, puisque Océane a disparu. Océane, Justine la connaissait enfant, aujourd'hui, elles habitent le même village et fréquentent le même lycée, c'est tout. Elle a peut-être fugué avec un homme, Justine sait qu'elle en voyait beaucoup. Pourtant, sa disparition qui se prolonge donne à ce début d'été qui ne promettait qu'ennui une couleur trouble. Océane est sur toutes les lèvres et Justine se sent envahie par sa présence, comme elle se sent envahie par le désir que cette disparition a réveillé : rencontrer, elle aussi, un garçon. C'est sur le jardinier de sa mère, beaucoup plus âgé qu'elle, que vont se cristalliser tous ses espoirs et tous ses fantasmes. Ces regards qu'il lui jette, veulent-ils dire quelque chose ? Et sa façon de lui parler, comme à une adulte ? Est-ce qu'il n'aurait pas envie de l'emmener loin d'ici ? Et puis, est-ce qu'on va enfin retrouver Océane ?

Dans ce premier roman d'apprentissage et d'éblouissement, Timothée Stanculescu met en scène une adolescente fiévreuse et inquiète, très loin de ce qu'elle croyait être aux yeux des autres, une fille sans histoires dans une campagne sans histoires.

L'Éblouissement des petites filles

145x220, 368 pages, 19€

ISBN : 9782080256171 Parution le 18 août 2021





Extrait...

« Il savait bien que ça allait se passer de cette manière. Qu'il était allé trop loin. Edith le rejoignit sur la promenade qui longeait l'embouchure du fleuve. Il y avait du vent, un ciel gris-violet de fin d'été. Il plissait les yeux car ses cheveux lui cinglaient le visage. De sorte que la gifle qu'elle lui administra ne changea pas grand-chose à ce qu'il ressentait. Elle pouvait bien lui en donner une deuxième pour le même prix. Il n'avait pas l'intention de bouger. Sa joue était chaude. Son oreille sifflait.

Elle décida qu'elle allait lui en coller une autre.

Ils en étaient arrivés là.

C'était déjà difficile d'écrire un roman. D'ailleurs, avant de rencontrer Edith, il n'avait rien écrit de bon depuis des mois. Sa vie était partie en vrille, une véritable patinoire, comme d'habitude, au terme d'une énième rupture dont le souvenir s'estompait à peine. Il ne parvenait plus à se concentrer sur son travail, parfois quelques phrases lui venaient, puis son esprit s'échappait et l'entraînait dans une forêt profonde où il ne manquait pas de se perdre. Il rentrait les poches vides. En haillons. Il ne restait plus rien. »

Philippe Djian ... est né en 1949 à Paris. Il est l'auteur de plus d'une vingtaine de romans souvent adaptés au cinéma, parmi lesquels *37°2 le matin*, la série *Doggy Bag* (Julliard, 2005-2008), *Impardonnables* (prix Jean-Freustié), « Oh... » (prix Interallié), *Chéri-Chéri*, *Marlène...* (Gallimard, 2009, 2012, 2014, 2017) et *2030* (Flammarion, 2020).

Le livre...

Un « double Nelson », c'est une prise de soumission qui consiste, dans un match de catch, à faire abandonner l'adversaire. Mais on peut aussi s'en servir dans une relation amoureuse. Tout commence par une séparation. Luc et Edith ont vécu quelques mois d'un amour intense, jusqu'à ce que le métier de cette dernière – elle fait partie des forces spéciales d'intervention de l'armée – envahisse leur quotidien au point de le défaire. Sauf que quand, réchappée d'une mission qui a mal tourné, Edith le prie de la cacher chez lui le temps de tromper l'ennemi à ses trousses, c'est la vie de Luc qui bascule et son roman en cours d'écriture qui en prend un coup. Ces deux-là qui peinaient à vivre ensemble vont devoir réapprendre à s'appivoiser, alors qu'autour d'eux la menace d'une riposte de mercenaires se fait de plus en plus pesante. Il faudra bien que certains se soumettent...

Double Nelson

135x210, 256 pages, 20€

ISBN : 9782080252159 Parution le 25 août 2021



Philippe Djian Double Nelson





Extrait...

«Du sixième, la Cité paraissait très basse, comme écachée contre la terre par le plat d'une grosse main; seuls quelques édifices étaient passés indemnes entre ses doigts épais, comme cet imposant monument en U qu'on ne pouvait pas manquer à cause de l'envergure de ses ailes et, en son centre et tout autour, ce qui ressemblait à une foisonnante forêt urbaine. "C'est le Haut Château", a dit ma mère tandis que je portais mes yeux au loin, où, de l'autre côté d'un pont jeté sur un vaste canal serpentin, les immeubles s'élevaient, se densifiaient, s'assombrissaient, leur gris crayeux formant un contraste saisissant avec les intenses couleurs sable et terre que je balayais du regard à mes pieds. À la droite du Haut Château et de son immense étendue verte, j'ai cru discerner une tache rose, bavure d'un feutre sur un dessin achevé, trop lointaine pour que j'en perçoive la forme exacte; ses contours sphériques et ce vermeil incandescent ont cependant eu sur mon corps un effet curieusement violent: toute la ville s'est mise à clignoter de mille lumières, éclaboussures claires sur fond soudain sombre. Le souffle rompu par le tournis, les jambes cassées, je me souviens nettement d'avoir ressenti un appel du vide. Le visage raide de ma mère était là pour que je m'y accroche. Les pieds alignés au bord du promontoire, ses yeux étincelaient, ses joues pincées en un sourire aigu. Elle n'avait pas du tout envie de sauter. Elle jouissait de son triomphe.»

Diana Filippova . . . est née en 1986 à Moscou. Elle partage sa vie entre la chose publique et l'écriture. *L'Amour et la Violence* est son premier roman.

Le livre...

Valentin vit avec sa mère Jeanne dans une chambre de bonne. La vue sur la Cité est à couper le souffle. La vue, c'est tout ce qu'a le jeune garçon : pendant que sa mère, répétitrice auprès des familles riches et illustres, disparaît le jour et parfois la nuit, il reste enfermé, seul. Valentin n'a pas de nom. Né dans les confins, il est un enfant de cette multitude que sa mère et lui ont fuie au moment où l'ordre durcissait la séparation entre les différents milieux. Bien décidé à accomplir son ascension, il est vite rattrapé par sa mémoire, par le passé de sa mère, par les désordres grandissants dans cette société si paisible qu'elle en est violente, si ouverte qu'elle en est brutale, si ordonnée qu'elle est en proie aux luttes de pouvoir insidieuses. Valentin a vingt ans quand il tombe sur Arsène. Ses garde-fous s'effondrent. Soudain, il se retrouve plongé dans le bain de la révolte et du désir. Quand tout déraile, Valentin plane, s'écroule, se relève, prend des coups, les rend. Il chasse la vérité comme il court après l'amour.

En déplaçant le curseur de ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, empruntant les voies du roman social, de la dystopie et du récit d'apprentissage, Diana Filippova tend un miroir à une société d'une monstrueuse bienveillance. En Valentin, on retrouve les ombres de Martin Eden, Winston Smith ou encore Holden Caulfield. À sa suite, on traverse ce monde où tout est permis, mais rien n'est possible. Pas même l'amour ?

L'Amour et la Violence

135x210, 352 pages, 20€

ISBN : 9782080253378 Parution le 25 août 2021





Extrait...

« Je me le tiens pour dit. Plus jamais je ne pleurerai.
Maman pleure, mais je ne dois pas pleurer.
Je dois me dresser. La famille déclare unanimement, à mon endroit, que je suis “maladivement sensible”. À l'école de Montagnac, les maîtresses m'appellent “Jean qui rit, Jean qui pleure”. Mon naturel me pousse vers des enthousiasmes et des détresses: un rien suffit à m'émerveiller ou à m'abattre, mais ce rien, qui m'est un tout, est indéchiffrable aux adultes. Qui fustigent les élans dans les deux sens... Mais que tu es exubérante, me reproche-t-on quand je saute de joie. Mais quelle pleurnicheuse, dans le cas inverse. Je n'arrive pas à mater l'émerveillement. Les pleurs, je dois pouvoir y arriver.
Plus jamais je ne serai vue en train de pleurer. Les chagrins qui m'emportent, je leur trouverai une cachette.
Je souris toujours.
Tout le monde croit que je suis une enfant heureuse.
Une adolescente heureuse.
Une adulte heureuse.
Une mère heureuse, une prof heureuse, une romancière heureuse.
Et *Viva la commedia!* »

Hélène Marienské... est l'autrice de *Rhésus* (P.O.L., 2006, prix Lire du meilleur premier roman, prix Madame Figaro/Le Grand Véfour, mention spéciale du prix Wepler), *Le Degré suprême de la tendresse* (Héloïse d'Ormesson, 2008, prix Jean-Claude-Brialy), *Fantaisie-Sarabande* et *Les Ennemis de la vie ordinaire* (Flammarion, 2014 et 2015).

Le livre...

À l'exception de ses deux grandes filles et de quelques femmes gardées secrètes, Héléna Marienské nous raconte ici toutes les autres, celles qui l'ont élevée, qui l'ont fait grandir, qui l'ont aimée, éveillée... ou éteinte. Toutes ces figures familiales ou amoureuses, de passage ou régnautes, qui ont fait d'elle qui elle est, une femme incroyablement libre, bisexuelle depuis toujours, ayant traversé tous les milieux, ayant eu plusieurs vies, avec comme seul impératif : la profusion, mais en restant toujours soi-même.

Dans cette autobiographie aussi (dé)culottée que celle d'un Rousseau, tapageuse, pleine d'élan et de tendresse, Héléna Marienské explore ses relations avec « presque toutes les femmes » en nous livrant, avec une sincérité inouïe, sa vie, une vie résolument placée sous le signe de la liberté et du « jeu de l'amour et du hasard ».

Presque toutes les femmes

145 x 220, 400 pages environ, 20 €

ISBN : 9782080257932 Parution le 25 août 2021



Héléna Marienské Presque toutes les femmes





Extrait...

«On dit qu'à Milan, dans le fond du réfectoire du couvent de Santa Maria delle Grazie, Léonard de Vinci, travaillant à sa Cène, rêvassait beaucoup. Il rêvassait tellement devant la fresque inachevée, le pinceau au repos, le regard au loin par la fenêtre, sans rien dire ni écrire, que le prieur chargé de superviser l'avancement des travaux alla se plaindre au commanditaire, le Grand Duc Ludovic, qui se plaignit à Léonard. Le prieur mouchard finit, dit-on, représenté en Judas dans la Cène, et Léonard termina la fresque à son rythme, sans pour autant cesser par moments d'habiter le vague.

Marcel a quelque chose de Léonard, lui qui expérimente, qui noircit des tas de feuilles volantes avec de minuscules dessins, des plans de machines impossibles bardées de lignes pointillées et de notes techniques tous azimuts. Lui qui travaille lentement, laisse les choses en plan, et parfois pour toujours inachevées.

“J'ai beaucoup flemmé”, écrira-t-il au moment de partir de Buenos Aires, mais on n'est pas complètement dupe. On sait bien que ceux qui se consacrent à la *cosa mentale* ont pour les gens affairés des allures de flemmards. Mais on sait bien aussi qu'il y a flemme et flemme, et que ces songeurs-là, Léonard ou Marcel, ne sont pas des songe-creux.»

Benoît Coquil... Ancien élève de l'École normale supérieure de Lyon, il est agrégé d'espagnol et maître de conférences en civilisation et littérature latino-américaine à l'université de Picardie. *Buenos Aires n'existe pas* est son premier livre.

Le livre...

Il est l'Ulysse aux mille ruses de l'art moderne, le Français le plus connu de l'époque à New York avec Sarah Bernhardt. Mais pour l'heure, c'est juste un mince jeune homme au complet froissé qui sent le tabac froid. Nous sommes le 9 septembre 1918 et Marcel Duchamp, qui a fui les États-Unis vingt-cinq jours plus tôt, descend du *Crofton Hall* comme le parfait *don nadie*, Monsieur Tout-le-monde. L'illustre inconnu dans le frac duquel il entend se glisser pour quelques mois, pourquoi pas quelques années. Il cherche une Arcadie, un rivage un peu ouaté qui assourdisse le boucan de la guerre. Une terre douillette et reculée où travailler tranquille. Il cherche les rives du Neutre. Ce sera Buenos Aires, une ville bien rangée en damier sur la pampa moelleuse.

Il va y passer neuf mois. Le peu que l'on sait de son séjour, c'est qu'il ne parle pas un mot ou presque d'espagnol, travaille en pointillé sur son *Grand Verre* et puis n'y travaille plus, car il se met à jouer aux échecs, jour et nuit.

Mais ce que Duchamp ne sait pas lorsqu'il arrive, c'est que la Buenos Aires de 1918 parle mille langues, raffole des sciences occultes, ignore encore le cubisme et s'apprête à connaître la plus grande insurrection ouvrière de son histoire.

Ce récit littéraire raconte donc un « blanc » biographique, un hiatus dans la vie de l'artiste, où la fiction est appelée à la rescousse là où manquent les documents. Jusqu'à imaginer les *desencuentros*, les rendez-vous manqués de Duchamp avec quelques-unes des plus grandes figures argentines de l'époque, dont Jorge Luis Borges.

Buenos Aires n'existe pas

135x210, 208 pages, 18€

ISBN : 9782080255945 Parution le 25 août 2021



Benoît Coquil Buenos Aires n'existe pas





Extrait...

«Je vous écris à tous les trois depuis que vous êtes nés. Vous écrire comme on ne cache rien, vous écrire comme une annexe aux contes pour enfants. Ce serait tellement insensé de passer ma vie à vous raconter une fausse histoire de moi, un roman de nous. Bien sûr, je ne vous dirai pas tout, à personne je ne dirais tout, ce n'est pas fait pour ça, le cœur, la tête, la demi-folie. Je veux vous laisser une trace de nous et vous donner ma version de l'histoire. Vous dire la rage face au temps qui passe et qui m'effacera du cours de votre vie, du flot de vos souvenirs. Face au temps qui me retire tout, petit à petit, sans pause, sans empathie. Ce temps qui ne me laisse aucune chance de vous aimer assez, aucune chance de m'arrêter pour reprendre mon souffle, pour vous regarder.

Je suis cette femme-là, cette mère-là, indécente, immature, indisciplinée. Je vous écris mes actes de résistance. Ce n'est pas à vous que je résiste. Je vous écris pour vous laisser entièrement libres. Vous ferez ce que vous voudrez de vos regards, de vos haussements d'épaules, de votre filiation. Libres d'embrasser l'amour que j'ai pour vous ou de le détester. Libres de trouver cela impudique ou d'y puiser la force d'être vivants. »

Marie Petitcuénot... après des études de sciences politiques, a travaillé dans le conseil et la communication d'influence. Elle est par ailleurs la créatrice du podcast *Michelle*, qui raconte des histoires de femmes libres. *Ce qui gronde* est son premier roman.

Le livre...

Trois enfants, un mari et un travail intéressant. « Tout pour être heureuse et pas le droit de se plaindre », se renvoie-t-elle à elle-même quand elle sent que ça coince. Depuis un moment, quelque chose gronde en elle, et ce qui se réveille, c'est la jeune femme qu'elle était avant d'avoir des enfants, avant la fatigue, avant la rencontre avec « le monstre domestique », celle qui savait vivre sa vie. En se mettant à nu avec une rare sincérité, en refusant de tricher, la narratrice va comprendre comment elle en est arrivée à s'oublier, elle pour qui la liberté des femmes a toujours été un combat. Ce qu'elle voudrait ? Le dire à ses enfants et s'appartenir de nouveau.

Ce qui gronde est le récit d'une expérience libératoire, adressée tantôt avec véhémence, tantôt avec une grande douceur aux femmes – et idéalement aux hommes – qui se sont laissées piéger par les promesses et les mensonges qui entourent la « maternité ». Une sorte de manifeste plaidant pour une autre façon d'être mère, lucide, libre et aimante, et cette fois résolument pour le bien « des femmes et des enfants » d'abord.

Ce qui gronde

135x210, 192 pages, 18€

ISBN : 9782080252159 Parution le 25 août 2021





Extrait...

« Valentino a voulu faire plaisir à sa femme aux goûts de luxe et c'est alors qu'il a commis la plus grosse erreur de sa vie. Si à cet instant il n'avait pas chargé le Chien, mais quelqu'un d'autre, de cuisiner un plat pour Alisha, on aurait peut-être encore pu maintenir le cours des choses. Mais tout ce qui importait à Valentino, c'était que les commandes suivantes soient envoyées à temps et que sa chérie soit à nouveau de meilleure humeur. Les chroniqueurs qui essayeront un jour de reconstituer les événements raconteront que c'est à ce moment précis que les avions ont fait cap vers les tours. Jusque-là on aurait encore pu changer de direction. Désormais c'était trop tard, le destin était scellé, comme un piège qui se serait refermé. J'ai cru déceler un tressaillement sur le visage du Chien, on aurait dit qu'il savait que son moment était venu.

“Eh, toi”, Valentino l'a interpellé en claquant des doigts. “Mâche, citrons, huile d'argan, sel de mer et cerneaux de noix. On y va, on y va!”

En claquant des doigts, il avait appuyé sur le bouton qui allait déclencher sa propre perte, et il n'aurait pas dû commettre ce geste, prononcer cet ordre tragique, car même si les démons des portes de l'Enfer dansaient dans la cuisine, il aurait dû missionner un autre cuistot que le Chien pour mitonner une petite salade à sa future femme. »

Akiz... Né en 1969, il est réalisateur et scénariste et vit entre Berlin et Los Angeles. C'est dans un restaurant prestigieux de Los Angeles, près du passe où les plats quittent la cuisine avant d'être servis, qu'il a eu l'idée de son premier roman, aujourd'hui adapté par Netflix.

Le livre...

« On l'appelait le Chien. On racontait qu'il avait passé toute son enfance enfermé, dans un puits naturel obscur, quelque part au Kosovo. Pendant des années, son seul lien avec le monde extérieur avait été la nourriture. Ses papilles ont dû peu à peu se développer dans cet isolement, comme le sens du toucher chez un aveugle, au bout d'un moment il pouvait lire dans la nourriture comme d'autres dans un journal. »

Le Chien est un prodige culinaire comme le monde de la gastronomie n'en a jamais vu. Lorsqu'il accède à l'Olympe des cuisines étoilées en entrant dans le restaurant de luxe El Cion, il prépare un cocktail hautement explosif qui menace tous les pouvoirs en place. Avec une énergie brute, une férocité jubilatoire et une sensibilité exacerbée, Akiz raconte l'histoire d'un génie inoubliable qui catalyse la mégalomanie et les ambitions démesurées de notre époque.

Traduit de l'allemand par Brice Germain

« Un premier roman époustoufflant. Akiz a créé un personnage qui n'est pas sans rappeler le Grenouille de Patrick Süskind. » *Berliner Zeitung*

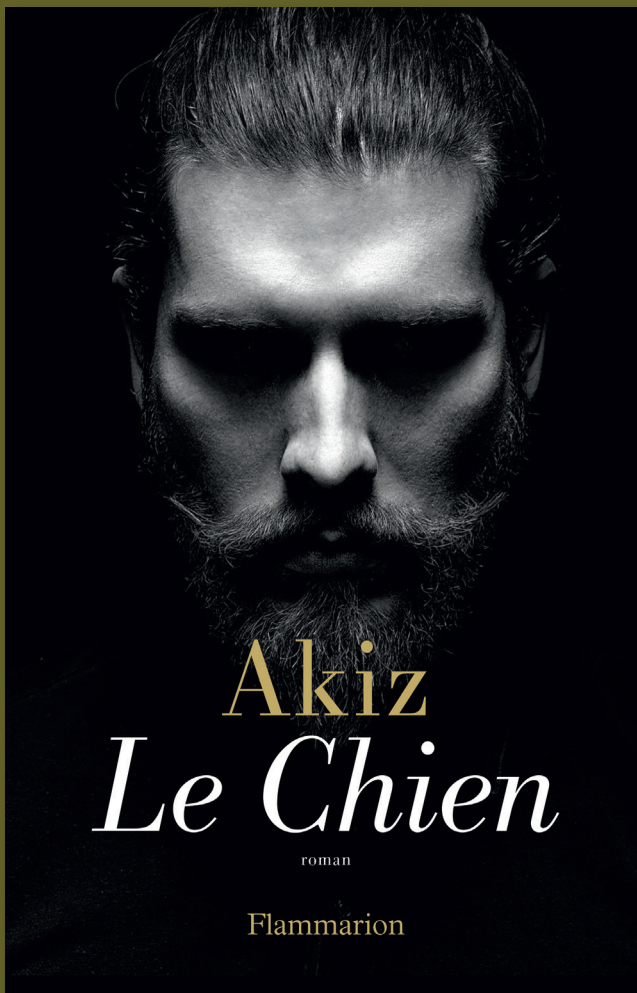
« Même les dîners les plus anodins se transforment chez Akiz en orgies de nourriture bestiales, dans lesquelles les hommes se retrouvent nus et sans défense. » *Der Spiegel*

« L'histoire du Chien ne ressemble à rien de ce qu'on a déjà lu, c'est tout à la fois un roman fantastique, un thriller et une comédie. » *Kölner Stadt-Anzeiger*

Le Chien

135x210, 256 pages, 20€

ISBN : 9782080234483 Parution le 25 août 2021





Extrait...

«Ma toute première course au départ de l’hôpital – il y a presque deux ans, je venais juste de me faire virer de l’université –, j’ai fait monter un type ayant passé la cinquantaine, un Blanc, qui avait dit au téléphone à son dentiste qu’il se tirerait une balle dans la tête si on ne lui prescrivait pas un antidouleur plus fort. Le dentiste l’avait signalé à la police, qui avait envoyé une voiture de patrouille. Les deux agents avaient expliqué au gars qu’ils pouvaient l’accompagner à l’hôpital, sinon ils appelleraient une ambulance, qui lui coûterait cher, et ils le feraient monter dans l’ambulance de gré ou de force. En pleine rage de dents, le gars avait dit aux flics que cette histoire de se tirer une balle était une blague et qu’il n’était pas question qu’il mette les pieds à l’hosto. L’ambulance était arrivée, les flics l’avaient obligé à monter dedans et il avait passé la journée au service psychiatrie, à subir un interrogatoire sur ces tendances suicidaires.

Je suis venu le chercher le soir, il faisait nuit et il tombait un crachin lugubre de début d’hiver.

“Il me semble tout de même qu’on devrait pouvoir se foutre en l’air si on en a envie”, a-t-il dit depuis la banquette arrière, furibard.

J’étais d’accord. »

Lee Durkee . . . vit dans le nord du Mississippi où il est né. Ancien chauffeur de taxi et ancien prof d’anglais, il a publié récits et nouvelles dans le magazine *Harper’s*, la *New England Review* et *Mississippi Noir*. *Mississippi Driver* est son second roman.

Le livre

• Ancien prof d'anglais qui a échoué à transmettre son amour de Shakespeare à ses élèves, Lou Bishoff est devenu chauffeur de taxi à Gentry, dans le Mississippi. C'est ainsi qu'il a dû se résoudre à gagner sa vie, en écoutant celle des passagers qui se succèdent dans sa vieille Lincoln. Ceux-là n'auraient guère leur place dans les pages people des magazines et reflètent plutôt le quotidien d'une ville moyenne du Sud profond : retraités accros aux opioïdes, poivrots bringuebalés de motels en caravanes, junkies à la recherche de leur dose, ex-taulards en goguette, racistes de tout poil... Tout vaut mieux aux yeux de Lou que les bandes d'étudiants fêtards et éméchés qui n'aiment rien tant que vomir sur sa banquette arrière. Au fil de cette journée passée dans le taxi de Lou Bishoff, Lee Durkee nous invite à une véritable odyssée au cœur de l'Amérique profonde. Qui ne s'achèvera pas du tout comme prévu.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard

« Une merveille d'humour noir. » *Kirkus Review*

« Rêve poétique, enfiévré et burlesque, ce roman changera votre vision de l'Amérique. » *George Saunders*

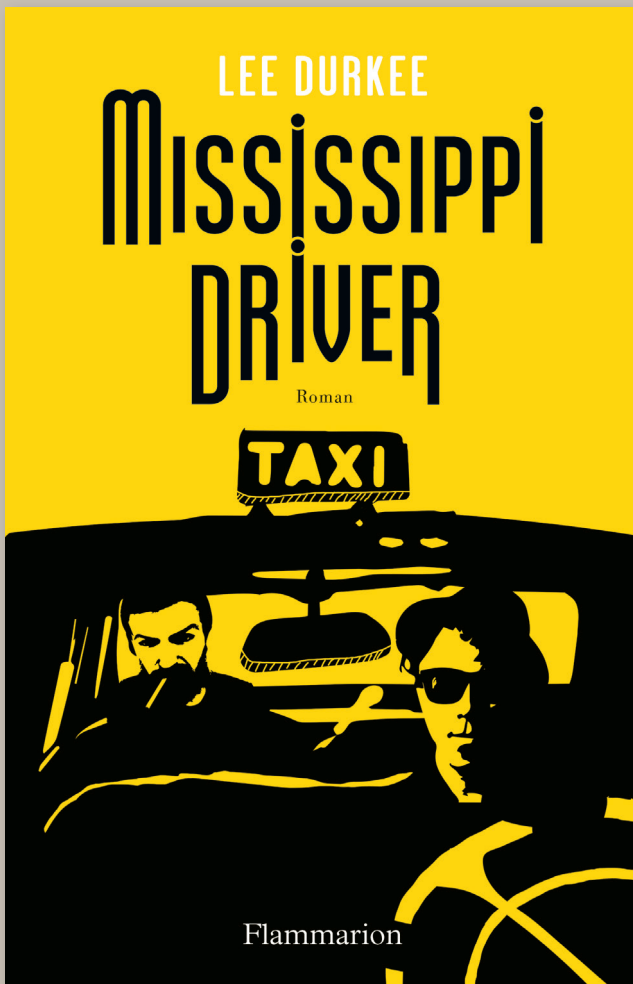
« À mi-chemin entre Bukowski et Portis. » *Book Summary*

« Durkee capte l'esprit de son temps à la perfection. »
The Washington Post

Mississippi Driver

145x220, 300 pages, 21 €

ISBN : 9782080207500 Parution le 25 août 2021





Extrait...

« Il est à ce point avec lui-même, Wolfgang Mozart, il s'entend à ce point résonner qu'il inscrit sur la portée comme sous la dictée.

Pour la toute première fois, le mouvement lent est en mineur.

Il dit: tragique, d'être emmuré ici, dans cette petite ville de province et qui me bouche, me contient, me rabaisse. Il dit: comment vivre ainsi, sans que ne puisse rougir le charbon, déglutir la lave, briller les diamants. Il en pleure et il dit, pensant à Victoire qui recevra les pierres dans ses mains: si seulement nous avions pu nous aimer – mais nous ne nous aimerons jamais.

Il dit, mais bien plus encore: il fait comprendre.

Car tandis qu'il est assis au clavecin, qu'il gratte le papier, que les portées se constellent de petites ombres noires, Mozart pense à lui-même, à Victoire dont le visage enflammé lui colle au cœur, mais il songe aussi au monde qui doit recevoir sa musique. À tous ceux qui, un jour, auront l'oreille assez fine pour entendre. »

Matthieu Mégevand . . . qui dirige les Éditions Labor et Fides, est l'auteur de six livres. En 2018, il publie chez Flammarion le premier volet d'une trilogie qui explore le processus de la création, *La Bonne Vie*, consacré au poète Roger-Gilbert Lecomte. Vient ensuite *Lautrec* (Flammarion, 2019), qui reçoit le prix Grands Destins du *Parisien*. *Tout ce qui est beau* est le dernier volet de cette trilogie.

Le livre...

« Vous savez bien que je ne cherche rien d'autre, dit-il enfin. Ma musique, des boutons, un habit... c'est la même chose... tout ce qui est bon, véritable et beau... le reste... rien... »

De Mozart, on dit qu'il est divin. Mais l'homme se vivait-il ainsi ? Toute sa courte vie durant, de l'enfant prodige qu'il a été jusqu'à sa mort prématurée, Wolfgang Gottlieb Mozart, de son vrai nom, a confié à la musique tout ce qu'il avait à dire. Avec ce livre, Matthieu Mégevand réussit le tour de force de « capturer » Mozart en peu de pages, de nous le faire « entendre » en littérature.

Après *La Bonne Vie*, sur le poète Roger-Gilbert Lecomte, et *Lautrec*, sur le peintre, *Tout ce qui est beau* vient clore avec Mozart une trilogie intitulée « créer-détruire » sur ces trois artistes incandescents morts en pleine fleur de l'âge.

Tout ce qui est beau

135x210, 192 pages, 18€

ISBN : 9782080204684 Parution le 15 septembre 2021



Matthieu Mégevand Tout ce qui est beau



Décapage 64

150 x 230, 172 pages
9782080257734

Parution le 15 septembre 2021

Le thème cette année? « Les réseaux et moi ».

Comment les écrivains s'arrangent-ils avec les réseaux sociaux? Faut-il y être? Les fuir? Est-ce indispensable pour se faire connaître? Pour la promotion de son livre? Pour rester en contact avec son lectorat? L'hyperconnectivité lèse-t-elle le rapport au réel? Quinze auteurs reviennent sur leur pratique et expliquent pourquoi ils sont – ou pas – sur les réseaux sociaux.

Et aussi la **panoplie littéraire**, les **nouvelles inédites** et les **chroniques** qui font le sel et l'esprit de la revue depuis 2001!

Décapage 2001|20 2021|ans|

Les libraires en parlent

« Une revue éclectique pour tous, le livre de chevet idéal! »

La petite marchande de prose, Sainte-Savine (10)

La presse en parle

« Excellente revue. »

Virginie Bloch-Lainé, Libération

« Décapage est la seule revue littéraire qui pense qu'on peut parler de littérature avec humour. »

Olivia de Lamberterie, Elle

